

Charlotte Gneuss

LES JEUX HEUREUX DE L'ENFANCE

roman

Traduit de l'allemand par Rose Labourie





Cofinancé par
l'Union européenne

La traduction de cette œuvre a été soutenue
par le Goethe-Institut



Toutes les notes sont de la traductrice,
ainsi que la traduction de l'extrait cité d'une lettre de Franz Kafka.

Titre original: *Gittersee*

© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main, 2023.

© Les Argonautes Éditeur, 2026, pour l'édition française.

Photo de couverture: istock/lcodacci

Portrait de l'auteur: © Alena Schmick

*Pour en savoir davantage sur Les Argonautes Éditeur
et suivre l'actualité de la littérature européenne,
abonnez-vous à la newsletter sur notre site.
www.argonautes-editeur.fr*

Pour Hannelore

*Rien que pour cette raison, nous, êtres humains,
devrions chacun faire face à l'autre avec
autant de révérence, autant de circonspection,
autant d'amour que si nous étions
face à l'entrée des Enfers.*

Lettre de Franz Kafka à Oskar Pollak,
Prague, le 8 novembre 1903

C'est le début de la journée et la fin de l'année. Rühle est immobile. Sous ses yeux brille un fil de fer tendu entre les hêtres. À ses pieds, une main dépasse de la manche d'un manteau. La main est pâle et grande. De la pointe de sa botte, Rühle met un petit coup dedans, la main bouge à peine. Le corps auquel appartient la main est en partie caché sous une moto. La moto projette une lumière jaune sur le manteau, la main et l'écharpe. De l'écharpe suinte du sang. Le sang noircit l'asphalte. Rühle met du temps à désentortiller le fil, l'enrouler et le ranger dans son sac. Quand il se retourne, ses semelles crissent sur une plaque de verglas. Effrayé, il regarde autour de lui. Mais il y a seulement un merle qui siffle, un pigeon qui roucoule. Le cœur de Rühle pulse jusque dans ses tempes. Le bas-côté est blanchi d'une mince couche de givre. Quelque chose y est roulé en boule, une forme noire qui ressemble à un moineau tombé du nid. Rühle la ramasse et se retrouve avec un gant à la main. Au cuir souple et bien tanné.

Nous étions seize. Il n'y avait que deux garçons. Thorsten et David. Ce matin-là, c'était Betzler qui faisait cours. Aujourd'hui, je ne veux pas de chamailleries, a dit la prof en ouvrant le tableau. Il y était écrit en lettres cursives parfaitement régulières : Nous semons et récoltons pour le bien socialiste. Tout en arrangeant sa permanente, Betzler a poursuivi : Aujourd'hui, nous allons parler du semis du chou blanc. Anna a levé la main : Est-ce que je peux aller aux toilettes. Babsi a dit : Encore. Elle a des secrets enfouis aux chiottes, ma parole. Anna a fait volte-face : Nan, j'ai mes règles. On veut pas le savoir, s'est exclamée Kerstin, mais la porte s'était déjà refermée dans un claquement. Allons, silence. Betzler tapait contre le tableau avec sa craie. Quels plats cuisine-t-on avec du chou blanc. La potée, le ragoût, la *tote oma*¹, a répondu Marlene.

Veux-tu bien lever la main, a demandé Betzler. Marie a écrit dans mon cahier : Tout le monde est tellement pénible. J'ai écrit en dessous : À commencer par toi. Fiche la

1. Littéralement, « grand-mère morte », un plat typique de l'Allemagne de l'Est à base de boudin noir et de choucroute.

paix à mon cahier. Dehors, un chat se promenait sur le béton fissuré. Marie a fait deux ratures : ~~Fiche~~ la paix à ~~mon cahier~~. Puis elle s'est penchée vers moi en chuchotant : Ça se passe comment, avec Paul.

Le vendredi, quand Paul avait débarqué dans la cour en pétaradant sur sa Schwalbe, mamie avait levé les yeux au ciel. J'étais vite montée à l'étage pour voir ce que faisait la petite, mais elle dormait encore à poings fermés. Alors je m'étais dépêchée de me mettre du rouge sur les lèvres, de m'ébouriffer les cheveux, de défroisser ma robe, et j'étais redescendue en courant. Entre-temps, Paul avait coupé le moteur de la mobylette et s'était adossé contre la selle, jambes écartées. Envie de partir à l'aventure, avait-il demandé avec un clin d'œil.

Bien sûr que j'en avais envie, mais la petite risquait de se réveiller d'une minute à l'autre, et en plus, c'était jour de lessive. Allez, viens. Il voulait aller fêter le solstice d'été chez les Tchèques. Avec Rühle. Au travail, une machine était tombée en panne, et le temps que les pièces de rechange arrivent, les Russes seront morts, a dit Paul. Bien sûr que je voulais venir, mais la petite, le linge.

C'était maintenant ou jamais. Les doigts de Paul faisaient cliqueter le frein. Si ça n'avait tenu qu'à moi, je serais partie tout de suite, mais j'ai dit : Nan, nan, ce n'est pas si simple, et sans l'autorisation de maman, impossible.

OK, alors va lui demander.

Elle n'est pas là.

Alors allons demander à ton papa, il dira oui, a insisté Paul en faisant démarrer le moteur, et on s'est élancés

à toute berzingue sur la grand-route, le jaune colza défilait sur le côté, j'avais enlacé Paul par derrière, je sentais son dos contre mes seins, j'ai posé la tête sur son épaule, et en un rien de temps, on s'est retrouvés à Kleinnaundorf, première à gauche, sur la Zossener Straße. Le bureau de mon père était au troisième étage, et arrivée là, d'un coup, je me suis sentie toute chose.

Allez, fonce, a dit Paul, on ne va pas rester plantés là des plombes. Il voulait aller chercher des affaires, il repasserait me prendre vers trois heures et demie. Et si c'est trop tôt pour toi, rejoins-moi directement à six heures moins le quart dans la clairière, a dit Paul. Il a fait mine de me caresser le visage, mais j'ai secoué la tête et repoussé ses doigts. Allez, avec ton vieux, on peut parler. C'est toi qui le dis, ai-je lancé, mais il était déjà parti.

J'ai levé les yeux pour voir si la fenêtre était ouverte et si papa regardait dehors. Qu'est-ce que j'allais lui dire. Écoute, papa, je pars fêter le solstice d'été avec deux garçons, le linge va se laver tout seul, et depuis ce matin, la petite sait cuisiner. Ne t'en fais pas, je serai de retour lundi. Il n'y avait pas de fenêtre ouverte, évidemment. Un mégot de cigarette gisait sur le bord du trottoir, et je l'ai envoyé valser d'un coup de pied, je me suis assise sur la première marche d'un perron en face, j'ai posé les coudes sur mes genoux et la tête sur mes bras croisés. Après quoi je me suis mise à me curer les ongles des pieds. Au bout d'un moment, j'ai levé les yeux vers la fenêtre la plus haute. Peut-être que c'était l'heure où le secrétaire prenait sa pause-déjeuner, peut-être qu'il allait franchir le seuil d'un instant à l'autre,

me voir et dire : Allons, gamine, ton papa est en plein travail, rentre chez toi. Mais les fenêtres restaient fermées, les portes closes. N'importe quoi. Je n'étais plus une gamine, mais moi non plus je n'autoriserais pas ma fille à aller chez les Tchèques avec deux garçons. Dans la rue, il n'y avait pas un chat. La petite n'allait pas tarder à se réveiller, et je ne pouvais pas la laisser trop longtemps seule avec mamie. J'ai escaladé le mur d'un jardin pour voir l'horloge du clocher par-dessus une haie de photinia. Deux heures et demie passées. Paul ne reviendrait pas avant encore une heure, et rien ne disait qu'il allait tenir parole. Autant rentrer à la maison à pied, ai-je pensé, et j'ai sauté du mur.

À la sortie du village, un type m'a prise en stop. Des touffes de poils gris dépassaient de ses oreilles, et quand il m'a souri en disant que j'étais une jolie pépette, j'ai réussi à compter ses dents en or. Quatre. C'est super que vous soyez arrêté, ai-je dit, j'habite le village d'à côté, c'est vraiment pas loin. Penché sur son volant, il m'a demandé comment je m'appelais, quel âge j'avais, si j'avais des frères et sœurs et ce que mes parents faisaient dans la vie. Est-ce qu'ils savaient que je traînais toute seule sur la route.

Je m'appelle Karin, mais mon copain m'appelle Virgule, j'ai seize ans, j'ai une sœur, un père et une mère, et bien sûr que non, ils ne savent pas où je suis, ai-je répondu. Quant à dire que je traîne toute seule sur la route, je n'irais pas jusque-là, ai-je ajouté après un instant de réflexion. Il a souri : Ah bon. Cinq. Il y avait cinq dents en or. Dehors, les sempiternels champs de colza. Vous habitez dans le coin, ai-je demandé. Tu aimerais bien le savoir, a-t-il dit,

est-ce que tu aurais envie que je te montre ma maison. D'accord, ai-je répondu, mais aujourd'hui, ça tombe mal, j'ai vraiment plein de choses à faire. Qu'est-ce que t'as prévu de beau, a-t-il questionné, en recommençant à sourire. Vous feriez mieux de vous occuper de vos oignons, laissez-moi descendre ici, ai-je dit. Il s'est arrêté, et j'ai ouvert la portière côté passager à la volée. À bientôt, j'espère, *Mademoiselle*¹, a-t-il dit avant de repartir dans un coup de klaxon.

Mamie était folle de rage. Quelle mouche m'avait piquée. Est-ce que j'avais perdu la tête. Qu'est-ce que cette canaille voulait. Je ne pouvais pas filer comme ça avec le premier venu. Je lui ai pris des bras la petite qui n'arrêtait pas de pleurnicher, et j'ai rétorqué que Paul n'était pas le premier venu. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait. Comme si j'étais du genre à filer avec le premier venu. Je n'étais pas partie bien longtemps, ce n'était pas la peine d'en faire tout un foin. On l'entendait brailler jusqu'au fond de la cour.

Tout va bien, tout va bien, ai-je chuchoté à l'oreille de la petite en posant un baiser sur le fin duvet qui recouvrait son crâne. Mamie s'est laissé emporter. Elle est fâchée parce qu'elle a perdu la guerre, c'est tout. J'ai posé la petite par terre. Elle s'est aussitôt cramponnée à ma jambe. Ma petite étincelle dorée, il faut que j'aie m'occuper du linge, et je ne peux pas le faire avec toi dans les bras, tu comprends bien.

La petite ne comprenait pas. Des larmes perlaient au bout de ses cils. Qu'est-ce que maman nous avait pondu là. J'ai secoué une des branches basses du noyer. D'un œil vide,

1. En français dans le texte original.

la petite a regardé l'arbre s'agiter, avant de se taire. Voilà, ai-je dit. J'ai ouvert la machine, flanqué le linge dans la cuve en zinc, et je suis retournée à l'intérieur avec deux seaux.

Je venais juste de terminer l'essorage quand je l'ai entendue s'époumoner au portail. J'avais encore filé avec ce. C'était une honte. Il aurait fallu me passer un. Les jeunes d'aujourd'hui. Le portail s'est refermé avec fracas. Aussitôt, mon père a débarqué dans la cour. La petite a fait un grand sourire. Il l'a soulevée, l'a fait sauter dans les airs et a déclaré : Maman dit que ton Paul est revenu. J'ai hoché la tête en sortant un maillot de corps du tambour. Ce Paul, papa riait, il séduit ma fille et rend ma mère chèvre. Qu'est-ce que vous avez fait.

Juste un petit tour à mobylette.

Un petit tour à mobylette, a demandé papa.

Un petit tour à mobylette.

Et est-ce que vous allez en refaire, des tours.

J'ai haussé les épaules : Peut-être.

Eh bien, si vous comptez refaire des tours, pensez à me demander avant, ou cette affaire risque de mal tourner.

La petite chouinait, papa lui tapotait le derrière pour la calmer. Puis il m'a regardée d'un air grave et a dit : Promets-moi que tu dis la vérité.

J'ai promis.

Cinq heures moins le quart. Encore une heure. Pourquoi n'avais-je rien dit à papa. J'ai posé la petite sur la table à langer et essuyé ses fesses pleines de caca en me demandant comment faire pour être dans la clairière à six heures

moins le quart. Tout dire à papa. C'était trop tard pour ça. Trois jours en Tchéquie¹. Il ne serait jamais d'accord. Et quand bien même. Alors c'est maman qui dirait non.

Cinq heures. Dans l'allée, papa était couché sous la Škoda, seuls ses pieds dépassaient. À côté, mamie était assise sur un tabouret avec une moue renfrognée, la boîte à outils devant elle. Quand papa lançait le mot clef à molette, elle lui tendait la clef à molette, quand il lançait le mot piston, elle lui tendait le piston, quand il lançait le mot volant, elle se levait pour aller tourner le volant. Bon sang. Papa commençait à jurer. Ce n'était pas le moment de lui poser la question. J'ai pris la petite par les mains, elle est montée sur mes pieds, et on s'est baladées comme ça dans le jardin. Elle adorait ce jeu, j'espérais que maman n'allait pas tarder.

Cinq heures et quart. D'abord le claquement de ses talons sur l'asphalte, puis le grincement du portail, et enfin celui de la porte. La petite s'est mise à pleurer. Quoi encore, a dit maman, est-ce qu'elle a des gaz, la fièvre, la diarrhée. J'ai haussé les épaules. Est-ce que tu peux me la prendre. Laisse-moi le temps d'arriver, a dit maman en passant devant moi pour monter dans sa chambre.

Cinq heures et demie. Maman sur le canapé. Moi sur le tapis avec la petite. Elle promenait un cube de construction sur ma jambe en faisant : Vroum vroum.

1. Le terme allemand pour ce qui à l'époque était la Tchécoslovaquie, *Tschechei*, aujourd'hui connoté négativement parce qu'utilisé notamment par les nazis, est ici traduit par le plus neutre « Tchéquie », pour rester néanmoins proche du choix de l'autrice et de l'usage courant en RDA dans les années 1970.

Maman, tu peux me prendre la petite, s'il te plaît.

Mais pourquoi, vous jouez bien ensemble.

Maman, sérieusement.

Donne, alors.

Je lui ai tendu la petite, me suis précipitée à l'étage, rouge à lèvres, robe bleue, chignon, j'ai redescendu l'escalier, franchi le seuil. Je voulais arriver tôt, avant Rühle. Dans l'allée, j'ai secoué le pied gauche de papa, et je lui ai crié que je serais de retour pour le dîner.

Tu vas où comme ça.

J'ai posé le vélo contre un bouleau et je me suis faufilée à travers le sous-bois. Agenouillé dans la clairière, Paul bricolait la roue arrière de sa Schwalbe. Un rai de lumière lui tombait sur la nuque. Il portait son pantalon pattes d'éph le mieux coupé, une chemise claire et des sandales neuves, il était beau comme pas permis. J'ai eu envie de m'approcher de lui en catimini, dans son dos, pour lui couvrir les yeux avec mes mains. Il allait éclater de rire, faire volte-face et m'embrasser. Je me suis avancée à pas de loup, mais je n'ai pas été assez discrète, j'ai dû faire craquer une branche ou bruissier des feuilles, toujours est-il que Paul a sursauté, s'est retourné et m'a demandé : Qu'est-ce que tu fais là.

Ébloui par le soleil, il a mis sa main en visière. Son visage était dans l'ombre, je ne voyais pas ses yeux, et je me suis précipitée vers lui en criant : Mais on avait rendez-vous. Moins fort, a-t-il lâché entre ses dents, et c'est là que j'ai vu. Entre le pneu et la chambre à air, il y avait des billets. Au moins six cents marks. Paul, ai-je dit. Il a posé son doigt sur sa bouche. Sans un mot, il a remis le pneu en place sur les billets et la jante.

Où tu as trouvé cet argent.

Ce sont mes économies.

Qu'est-ce que tu vas faire avec.

Acheter du matériel de grimpe.

Mais on n'a pas le droit de passer la frontière avec plus de cent marks.

Je sais, c'est pour ça que je te demande de ne rien dire.

Avant de vérifier le pneu, il a jeté un coup d'œil aux alentours. Le sifflement d'un train a brisé le silence, accompagné d'un rugissement saccadé. Paul a passé une éternité penché sur la roue. Finalement, il a demandé où était mon sac.

Je n'ai pas le droit de venir.

Quoi.

Papa n'est pas d'accord.

Est-ce que tu lui as dit que tu serais de retour lundi.

Bien sûr.

Je parlais d'une voix forte et assurée, pour avoir l'air crédible. Chuuut, a fait Paul. Eh, j'ai murmuré, c'est pas grave, samedi prochain, on ira grimper ensemble, on escaladera la Barbarine et...

Et si tu venais quand même, m'a coupée Paul.

Qu'est-ce que je dirais à maman.

C'est si important que ça.

À ton avis.

Une mouche s'est posée sur le bras de Paul, il ne l'a pas chassée. Il avait les yeux rivés au sol, comme s'il regardait un horizon lointain. Puis il s'est levé en époussetant le sable sur ses genoux. Il y a quoi, là-dedans, ai-je demandé en montrant ses sacs. Du matériel de grimpe, de la nourriture, des trucs. Il a haussé les épaules. Je ne savais pas quoi faire de mes mains. Il a chuchoté : S'il te plaît, ne dis rien, pour l'argent. Rien à personne, compris. J'ai hoché la tête, et lui aussi. Et n'oublie jamais que tu es ma petite Virgule

et que je t'aime plus que tout, a-t-il soufflé en posant un baiser sur mon front. Puis il a dit que Rühle n'allait pas tarder. J'ai ri en disant : J'y vais. J'ai pris son visage dans mes mains, je l'ai embrassé sur la bouche, et j'ai pensé : Qu'il est beau.

En redescendant à vélo, j'ai croisé une foule de gens. D'abord, j'ai vu le nouveau. Il fumait, adossé contre sa moto. Bonsoir, m'sieur Wickwalz, ai-je lancé avec un signe de la main. Ensuite, je suis tombée sur Rühle. Bah alors, tu ne viens pas. C'est trop juste, ai-je répondu, et j'ai lancé : À lundi. Pour finir, j'ai aperçu Rita, de ma classe, elle avait le visage marbré de rouge et le souffle court à cause de la montée. J'ai fait semblant de ne pas la voir, et je me suis mise à fredonner une chanson. Arrivée à la maison, j'ai essayé de garer mon vélo sans faire de bruit pour rentrer sans que mamie et papa s'en rendent compte, mais il n'y avait personne dans l'allée, la réparation devait être terminée. Une fois dans l'entrée, je les ai entendus se disputer. C'était le vendredi.

Réparer la Škoda, amuser la petite. C'était le samedi, et tout le monde en avait par-dessus la tête de la Škoda.

Pendant la nuit, j'ai fait un rêve. J'étais dans un grand stade, des sprinteuses allaient et venaient, elles s'entraînaient pour le championnat. Elles étaient gigantesques, et postées sur la ligne de départ, elles me disaient : Allez, essaye aussi. Je me mettais dans la même position qu'elles, un genou au sol et les doigts sur le sable rouge. Et tandis que le son strident d'un sifflet résonnait dans le stade,

maman attablée devant un bol de soupe crachait ses dents dedans. C'est là que j'ai entendu crier, un cri de cochon qu'on égorge. Aussitôt, je me suis redressée dans mon lit. La petite pleurait, on sonnait à la porte, quelqu'un dévalait bruyamment l'escalier. J'ai pris la petite dans mes bras pour la réconforter, et je suis allée à la fenêtre. En bas, mon père traversait la cour en peignoir, il a ouvert le portail. Une voiture chic était garée dans l'allée, papa a dû se cacher le visage pour ne pas être aveuglé par les phares. Deux hommes en uniforme en sont descendus. L'un était très grand, et l'autre, c'était le nouveau. Maman est arrivée à son tour, en chemise de nuit blanche. Ils ont passé un moment à gesticuler dans tous les sens, puis ils se sont calmés d'un coup, et l'espace d'un instant, ils sont restés parfaitement immobiles, comme pétrifiés. Pour finir, ils se sont tournés vers la maison.

Karin, tu peux venir, s'il te plaît. La voix de papa, impérieuse.

Tout va bien, ai-je soufflé à la petite, tout va bien. Je l'ai posée délicatement dans son petit lit. Puis j'ai descendu l'escalier. Postés en bas des marches, les messieurs me regardaient. Et ils me regardaient d'un air. On aurait entendu une mouche voler. Sauf qu'il n'y avait pas de mouche, seulement le tic-tac de l'horloge.

Papa a ouvert la porte de la salle à manger : Est-ce que vous voulez du thé, du café.

Les commissures de ses lèvres tressaillaient. Sur la table ronde, une bière, une salière, deux verres. Papa s'est dépêché de tout débarrasser. Il évitait mon regard : Assieds-toi.

Je me présente : Hamm, a déclaré le plus grand des deux hommes, et voici mon collègue, M. Wickwalz. Nous sommes ici pour une affaire à tirer au clair, et nous nous demandions si tu pouvais nous aider.

Il s'est flatté la moustache. Tu ne connaîtrais pas un certain Paul Forster par hasard.

J'ai regardé papa, papa a regardé le sol.

Est-ce que tu connais un Paul Forster, a insisté Hamm.

Vous voyez, elle ne sait rien, a dit papa à Wickwalz.

C'est moi qui pose les questions, a rétorqué Hamm. En haut, la petite s'est remise à pleurer, maman s'est levée d'un bond et a claqué la porte. Tu peux parler de tout avec nous, a dit Wickwalz. C'était la première fois que j'entendais sa voix. Elle était grave et chaleureuse. Sur la table, il y avait encore les miettes de pain du dîner. Tu n'oses pas répondre devant ton papa, a demandé Hamm. Il avait mis de l'indulgence dans sa voix et la main sur l'épaule de papa. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais Paul emmène tous les jours votre fille dans la forêt. Espérons seulement que vous ne vous retrouviez pas avec...

Il a fait un clin d'œil à papa, comme à un ami. Je m'appliquais à trier les miettes de pain sur la table, de la plus petite à la plus grosse. Karin, s'il te plaît. Papa me regardait d'un air de chien battu.

Hamm s'est appuyé contre le dossier de la chaise. Il avait l'air parfaitement serein, à croire qu'il comptait rester assis là jusqu'à la fin des temps. Soudain, sa main s'est abattue sur la table, semant la pagaille dans mes miettes. Puisque c'est comme ça, a-t-il dit, je vais devoir te demander de

nous accompagner. Je suis sûr que vous comprenez. Non, a dit papa. Non, je ne comprends pas. Même si ma fille, même si ma fille et ce Paul avaient. Que s'est-il passé. Et c'est là que Wickwalz a dit : *Republikflucht*. Présomption de fuite.

La route pour aller au commissariat longeait les champs de colza. Brouillard dans les vallons, rosée sur l'herbe, le monde encore désert et innocent. Je n'avais eu le temps que d'enfiler un manteau, et j'avais froid. Hors de lui, papa avait demandé : Qu'est-ce que ma fille a à voir là-dedans, qu'est-ce que ma fille a à voir là-dedans, qu'est-ce que ma fille. Laissez-moi faire mon travail, je vous prie, lui avait ordonné Hamm. Mais papa nous avait emboîté le pas jusqu'à la voiture, dans son peignoir à rayures, en criant d'une voix forte, bien trop forte : Qu'est-ce que ma fille, qu'est-ce que, et d'ailleurs, pourquoi vous n'allez pas parler aux parents de ce Paul. Alors Hamm lui avait de nouveau posé la main sur l'épaule : C'est déjà fait. Nous emmenons votre fille au poste pour éclaircir certains points, rien de plus. C'est la procédure qui veut ça.

J'ai frotté mes yeux encore englués de sommeil. Mon index est resté collant. Au moment où la voiture démarrait, mamie avait ouvert la fenêtre et m'avait suivie du regard. On n'entendait plus la petite. Peut-être qu'elle s'était rendormie. À cette heure-là, son sommeil était profond, elle se réveillait généralement vers cinq heures, pas avant, et il fallait lui chuchoter des mots doux à l'oreille pour la calmer. La voiture se réchauffait enfin. On avait descendu la route en lacets, dépassé la gare Centrale de Dresde, et on roulait

en cahotant sur les pavés. Tout en parlant à mi-voix avec Hamm, Wickwalz a mis la radio. Une symphonie, ou en tout cas, un morceau de violon. Dehors, les lampadaires se sont allumés, ils projetaient une lumière blafarde. Aux premières lueurs du jour, on est arrivés au pont Auguste. L'Elbe inondait les prés et promenait un tronc à sa surface.

Pour voir par la fenêtre, j'aurais dû monter sur une table. Il n'y avait pas de table. Il n'y avait pas de chaise. Il y avait un tuyau qui passait au-dessus de la porte, de l'eau coulait parfois dedans, et une petite goutte tombait par terre, plop. À part ça, le silence était presque total. Parfois, il me semblait entendre des pas sur ma gauche, peut-être un escalier. Parfois, la porte en acier faisait un petit bruit sec, il y avait un œilleton dessus. Juste des questions de routine, avait dit Wickwalz. Il m'avait adressé un sourire encourageant. J'ai tiré mon manteau fin sur mes genoux. Si au moins il y avait eu une couverture, un oreiller.

Réfléchis bien. Hamm s'est tourné vers moi. Wickwalz m'observait dans le rétroviseur. Je regardais par la fenêtre. Le soleil était bas dans le ciel, l'ombre des pignons s'étalait au pied des maisons. Pendant le trajet de retour, on avait écouté de la musique classique en silence. On était garés dans la ruelle derrière chez moi. Wickwalz s'est allumé une cigarette et a soufflé la fumée dans les airs. Il n'y avait personne, pas même une poule pour traverser la route. Il faut choisir son camp sans tarder, a dit Hamm. Ce serait dommage de finir avec des regrets. Tu vois ce que je veux dire, n'est-ce pas. Il a ajouté : Regarde-moi, dis oui. Je l'ai regardé, et j'ai dit oui. Il a souri, repoussé les cheveux de son front, dit : On te recontacte, à bientôt.

Dès que j'ai claqué le portail, ils ont redémarré. Les pneus ont crissé, des gerbes de sable ont jailli et encrassé l'air. Mamie m'a vue en premier. Assise sur le tabouret devant la maison, elle écrivait la date sur les œufs des poules. Elle a dit : File à l'intérieur, pas la peine que tout le voisinage soit au courant.

Je suis rentrée. Maman est venue à ma rencontre. Quelle mouche m'avait piquée, au juste. Qui était ce Paul. Pourquoi je ne lui en avais jamais parlé. Mentir à ses parents. Se faire sauter par des inconnus. Est-ce que c'étaient les nouvelles

manières de faire. Ses éclats de voix ont réveillé la petite qui a commencé à pleurer.

Je l'ai plantée là pour me précipiter à l'étage et m'enfermer dans ma chambre. Elle m'a suivie et s'est mise à secouer la poignée de ma porte. Karin, ce n'est pas possible, je suis ta mère.

Le lit était resté comme je l'avais laissé. Ça m'a fait tout drôle. J'ai tiré sur les draps pour les défroisser, je me suis étendue dessus de tout mon long, et je me suis caché la tête sous l'oreiller. Maman a arrêté de tambouriner et fondu en larmes. J'ai plaqué l'oreiller contre mes oreilles. J'entendais les plumes froufrouter à l'intérieur. Réfléchis bien. Wickwalz m'observait dans le rétroviseur. Aussitôt, j'ai écarté l'oreiller. J'ai regardé le plafond. Le plafond était blanc.

J'ai ouvert seulement quand papa a toqué : Est-ce que tu veux du thé. Il avait une théière et deux tasses. Je me suis assise sur le lit et me suis enveloppée dans la couverture. Tu as mis du sucre dedans, ai-je demandé. Bien sûr, a-t-il répondu. Il a servi le thé, s'est installé à côté de moi et a dit : Karin, il y a une solution à tout. Ce qui compte, c'est de dire la vérité, peu importe le reste. Il a voulu passer son bras autour de mes épaules et a dit : Tout va bien, ma fille, tout va bien. Mais j'ai repoussé son bras en criant : Laisse-moi, va-t'en.